

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 13

Artikel: Dans les hauts pâturages
Autor: Nicollier, B.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225753>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

EN PETITE VITESSE

DIMANOHE dernier, un train se formait dans notre village ; ce train était composé d'une automobile à laquelle étaient attelées à la queue leu leu des luges à une personne où garçons et fillettes attendaient le départ, celles-ci en costumes de ski. Notre docteur — pas docteur en droit, s'il vous plaît : il recommande aussi bien les bras gauches que les droits — organisateur de la randonnée d'environ 5 kilomètres, s'est assis sur la dernière luge afin de surveiller le convoi : il est donc promu au grade de chef de train, ce dont il n'est pas peu fier.

La locomotive se met en marche à petite vitesse — du reste, elle n'a jamais fait du 50 — et les luges suivent à la satisfaction de tous les jeunes participants. D'avance, il avait été décidé que si on croisait une auto, le convoi s'arrêterait afin qu'aucun accident ne survienne. Au second départ, la ficelle d'une luge casse : coup de sifflet du chef de train, arrêt, réparation. Un peu plus loin, à cause d'une petite « gonfle », un des enfants verse. « Re » coup de sifflet, puis le train repart gaiement aux rires des jeunes. Chaque passant contemple la gentille cohorte — chose toute nouvelle dans le pays — et tous rentrent dans leurs pénates saupoudrés de poussière de neige, contents de leur course et sains et saufs grâce à la surveillance du bon docteur.

On prétend — je ne sais si c'est vrai — que les CFF vont prendre des mesures pour parer à cette nouvelle concurrence de la circulation.

Julius.



DANS LES HAUTS PATURAGES

Au cousin Franz.

QUAND, débarqué à trois heures, en plein juillet, à la gare d'Aigle, tu auras laissé partir, au milieu des cris et des rires, la patache de Corbeyrier, filer le léger break à capote à franges de Villars, et s'ébranler la poste du Sépey à grand renfort de sonnaillies, quand la placette avec son platane sera retombée dans le silence, peuplée tout au plus par trois gamins qui baguenaudent, alors tu verras s'avancer une courte et boulotte personne, le fouet en bandoulière, le jupon retroussé :

— C'est-il des fois le monsieur pour les « Essertits » ?

A quoi tu répondras :

— Vous l'avez dit, dame Céphyse Orge, c'est bien moi et nul autre, et mon bagage est quelque part aux alentours !

Et le bout de femme :

— J'ai cru bien faire de charger déjà tout le tremblement, on partira quand le cœur vous en dira !

Les galopins, les doigts dans la bouche, dans le nez ou ailleurs, te regardent escalader la guimbarde, et fouette cocher !

Le soir, on arrive. Par le « vionnet » élevé, raboteux, l'on arrive ; l'étendue, en contrebas, baigne dans une vapeur d'or tranquille ; un tourment, et c'est une féerie, une apothéose ! Barrant l'horizon, embrasé par le feu de Bengale du couchant, pelé, penché, semblant palpiter, un roc s'érige : le Chamossaire ; tandis qu'à ses pieds, parmi le culbutis des chalets noirs, dans un réservoir naturel où vacillent les rayons brisés de l'incendie, deux vaches tendent le museau pour boire.

A Chesières, au Sépey, l'hôtelier, avec force courbettes, est descendu au devant de ses visiteurs ; ici, un grand vent dans les sapins vous accueille, et dame Isaline Ogay qui, dans la

pénombre de sa cuisine, lâche son coquemar, et s'écrie, les bras au plafond :

— Quand je le disais, que c'était cette grosse « niaque » de Céphise !

* * *

Les Essertits ? une aire !

Il n'y vient personne, il ne s'y passe rien. A peine y compte-t-on dix feux, dix baraques vermoulues, tapies à fleur de précipice, quelques bergers et fromagers qui « inalpent », enfin, comme dans tous ces culs-de-sac perdus, grouillant pêle-mêle, une nitée d'enfants et de chatons ; voilà tout.

Les hameaux joyeux du vignoble, les gras terroirs d'un travail aisé, les abbayes des dimanches sont bien loin. Ici, le silex affleure l'humus, et l'individu, solitaire à la face du ciel, tisse sans conseil sa pauvre vie, pourvoyant à son bien ou courant à sa perte, maître !

Il n'existe ni école, ni église ni magasin d'aucune sorte. Il y a M^{me} Roulin qui est sage-femme et tient de l'huile de ricin sur sa commode, et Céphyse Orge, qui descend à Aigle chaque samedi à côté de son bidet, pour remonter à nuit close, avec huit heures de route dans les jambes, et dix kilos de provisions sur les bras.

Céphyse compte douze ans d'hyménée et douze enfants, comme Jacob, à cette différence près que ce sont des filles. « Douze gosselines, bon sort de bon sort ! » s'exclame le père Anselme Ogay, tandis que la compassion de sa femme pour la « pauvre corpse » se traduit par un claquement de langue tout apitoyé : *tz!* Mais la replète maman, rose et blanche comme un radis, n'a point l'air de trouver son corps tant à plaindre que le veut bien prétendre sa riche cousine : « Va pi, lui crie-t-elle avec son rire de bonne réjouie, on ne dira toujours pas qu'on est débêni du bon Dieu ! » Car tout son monde, vif et chantant comme une couvée d'alouettes, tourne, vire, monte au pré, charge la quenouille, tricote des bas, étend la lessive, recueille, tout le long de l'an, champignons, aïrelles ou bois mort, et l'aînée, Félicie, chante déjà la chanson :

*Faut savà si on s'vu marià
Dein lo teimps qu'on sè mairè !*

Sur les chalets, de belles devises sont écrites, des symboles, mystiques ou familiers, entaillés dans le bois et emplis de couleurs ; le chandelier chrétien à sept branches, un coq tout panaché, ou bien l'ours de Berne, en regard duquel un aïeul facétieux grava postérieurement un bonhomme qui lui fait la nique ; puis, au-dessous de ces figures, on lit ces sentences : « La Maison Céleste, c'est la Bienheureuse. — Que l'homme jouit après sa mort. — Mais en espérance, par une suite de Ses bénédictions, nous avons fait bâtir cette Edifice Terrestre. — Par M^r Anthoine Cordier. »

Les choses bonnes, — les visites à la grand'mère, par exemple, dont le fils est buveur et qui est résignée, — prennent, là haut, je ne sais quelle candeur fondante, les plaisantes, au contraire, un sens d'impayable malice. Celles-ci ne se dénombrent plus : la Blanchette au « Sain-ton » a cheveté, nuitamment, un cabri à deux têtes, et le Sain-ton en reste consterné ; le « Tot-fessu » s'embeuguine de la petite Judith qui veut du bien à Philibert « retour d'Amérique », et l'an dernier par sa mauvaise langue, le père Chapuisat fit battre deux femmes sur le pré.

Le père Chapuisat est un vieux « bougre ». Son esprit est aussi chargé de piment qu'une poivrière ; il dit : « Dans notre jeunesse, on s'amusaient mieux ; on jetait bas les vieilles granges, on mettait le feu aux poules, on tuait les vieux ! » et quand il a déconcerté son interlocuteur ou attisé les bisbilles, il salive de biais un jet de chique en ajoutant : « Rien n'est plus beau que la lumière ! »

Il n'a pour tout bien qu'une bicoque trébuchante, une chèvre et sa pipe noire en compagnie de laquelle il passe ses journées et qu'il

vient fumer chaque soir sur le banc du chalet peint et orné des Ogay, en suivant les allées et venues de dame Isaline d'un clignotement goguenard et persistant ; et dame Isaline, qui possède le plus nombreux troupeau de l'alpe, des prés à matin et un fourneau-potager, dame Isaline qui détourne ses prunelles, un peu nerveuse, ne manquera pourtant jamais de proposer :

— Vous verra-t-on pas à la veillée, François ?

Sur quoi l'autre réplique :

— Qu'en penses-tu, ma belle ? tandis que de son œil roux, aux aguets sous son sourcil remué comme un renard au fond d'un taillis, jaillit un éclair fugitif de rancune amoureuse.

Dans les ravines au revers, déjà l'ombre s'amarque ; à perte de vue, les pâtures mamelonnées ou crevassées se noient sous la trépidante lumière ; la « Bioche » gravit le crêt avec le « Tatzet », son promis. Elle est roussaude, énergique et pauvre, et ses beau-parents, les Ogay, ne lui sont pas bienveillants, moins à cause de sa bourse plate que par motif de déplaisance. Le père Anselme surtout, mince et robuste comme l'arole, à la chevelure drue d'un gris d'argent, aux dents saines comme le cristal de roche, a peine à supporter sa laideur ; mais avec le tact doux du Vaudois, cette pudeur d'un quant à soi plus circospect sous la bonhomie qu'on ne se l'imagine, il se garde d'en souffler mot. « Paraît, s'est-il borné à dire un soir à sa femme, avec un certain retrait gouailler de sa lèvres rasée, — paraît qu'elle a un charme inconnu ! » et s'il en pense davantage, personne n'y verra rien.

Devant le monde, le « Tatzet » prétend que sa mie, avec ses jambes remontées jusqu'aux épaules, fait songer à l'une de ces grandes araignées d'herbe qu'on appelle des « chèvres » ; il la blasonne tout le temps, il est tout le temps pendu à ses jupes.

Pour commencer, les anciens leur ont affirmé un bois, et un carré de pré, tout semé de rocaillies, qu'il faut tondre à la serpe : la « Terre-brûlée ! » « On verra voir s'ils en tirent une meule ! » se sont-ils dit. Incliné vers le couchant, il est si bien fermé de buissons, qu'à deux pas on dirait d'un vrai closeau. Or, quoique son prétendu bougonne que le père ne s'est pas fendu, la Bioche se sent une obscure prédilection pour ce bout de mauvais terrain, et reste des pleines minutes, accroupie sur quelque bloc moussu, les yeux perdus dans le poudroier doré du val ; mais voyant, dans la tranchée, déboucher un point mouvant qui est le vieil Anselme, en route pour le café des quatre heures, elle se dévale au triple galop, et se précipite dans la cuisine juste à temps pour charger le coquemar, qui tremousse bientôt, léché par la flamme.

Et voici comme est la cuisine des Ogay :

Elle ouvre sur la galerie par une porte pleine et partagée en son travers, le guichet supérieur formant fenêtre. Par les chauds après-midi, on le tient clos et la pièce n'est plus éclairée que par l'huile de la crèche, d'où émane, dans la pénombre, l'arôme frais et plein de l'herbe coupée, mêlé au gras relent des bêtes et du lait. Cependant, comme le contrevent voile quelque peu en sa fermeture, un oblique rayon glisse sur le manteau de la cheminée, et incendie la rousse tignasse de la Bioche « à croupetons », affairée à doser la poudre parfumée, tandis que le père, prenant place, étale ses jambes avec délice, et les yeux au plafond, d'un air innocent, murmure : « Oué... du temps qu'Isaline me faisait la cour, ...et qu'elle en profitait pour me faire mouder le café !... »

* * *

Tels sont les êtres, des Suisses sans fraude ; l'espèce s'en fait rare, cousin ! Pour cadre, représente-toi ce cirque de roches, vrai entonnoir, où le ciel verse sa « raveur » implacable, ce calorique fait de lumière et de vent ; la mélodie alanguie des chevriers invisibles, tombant des hauteurs comme la vibration même de cette lumière ; les chalets assoupis ; l'abreuvoir tout

rayé d'un zigzag de libellules, puis, fermant de toutes parts l'horizon, les longues lignes serrées des sapins noirs, telle une armée au garde-à-vous !

Et l'on reste étendu dans l'herbe tiède et ruante. L'on repasse toutes ces choses dans son cœur, en s'éjouissant à la rondeur légère des merisiers épars, et caressant l'idée de se lever pour en dérober quelques branches, légèrement, exquivement, l'on s'endort. *B. Nicollier.*

Philosophie d'aïeule. — Il est joli, ce mot d'une aimable vieille dame...

Assise à ses pieds, sa très moderne petite-fille l'interroge gentiment :

— Voyons, grand-mère, tu crois vraiment que nous avons tellement changé, nous autres femmes d'aujourd'hui ?

— Je n'en sais rien, mais, tiens, ma petite, quand un mari rentrait chez lui et surprenait sa femme en train de coudre un tout petit, petit vêtement, grand comme la main, c'est qu'il allait être papa... Et maintenant, c'est tout simplement qu'elle se fait une robe de soirée !



LA CHANSON DE MADELINE 12

Elle poussa droit à l'artiste, comme l'alouette au miroir. Hélas ! quand nous arrivâmes, le vertigineux moulin à paroles venait de s'arrêter. Il y avait foule autour de lui ; mais les merveilles qu'il débattait aux campagnardes leur faisait ouvrir de grands yeux plutôt que leur porte-monnaie. Leur nez béait de convoitise, mais elles pesaient leurs centimes.

— Ah ! maladie ! fit le bateleur, d'une voix qu'une longue expérience rendait résignée. Ces paysannes, pas moyen de les aguicher !

Mais aussitôt, d'un ton bonhomme, qui faisait contraste avec la voix de tête dont il venait de déchirer nos oreilles, il cueillit, montée sur épingle, une broche en simili, qu'il présenta délicatement à la « compagnie », avec un sourire circulaire : on eût dit un gentilhomme offrant une fleur.

— A qui la broche ? A la plus belle ! Eh, la petite brune, ne rougissez pas si l'on vous regarde ! Ne sommes-nous pas la plus jolie ? On voudrait vous dire un mot à l'oreille. Pas vrai, papa ?

Il s'était tourné vêts un vieillard. — Mathusalem, Mathusalem, nous avons fait des nôtres, dans le temps ! Nous étions de verts lurons, oh, oui ! Allez, les enfants, il n'y a que ça de bon. Boulotter, s'amuser et tourner l'œil, voilà toute la vie en trois mots.

Au milieu des rires soulevés, sonnait clair le rire de Madeline. Elle avait un faible pour tous les bateleurs qui font jouer les planches sous leur talon sonore.

Remettant sur l'oreille son gigantesque tuyau de poêle, le charlatan frappa dans ses mains :

— Ah !... Et maintenant, les enfants...

Il secoua dans le vent une poignée de rubans multicolores ; et, de sa voix de tête qui grinçait dans ses oreilles comme une scie circulaire :

— Mesdames et Messieurs, la merveille des merveilles, dont la maison Robert vous fait cadeau pour le jour de vos noces, à titre de simple réclame. Oui, Messieurs, la plus grande maison de rubans du monde ! Nous sommes les fournisseurs uniques, chéris et préférés de Leurs Majestés Empereurs et Rois des Pays-Bas, Portugal, Autriche, Danemark Chypre et Jérusalem ! Tout pour rien, c'est pour la réclame. Vingt-cinq sous seulement, dix sous pour la peine et quinze pour le boniment. A qui ? A qui les rubans Robert ? Rubans de damoiseaux, pour flirter, muguer, caqueter avec sa belle, cola, cola, cocola, holà !... Robert-rubans-rubis qui rubiberont vos bécots de gars bretons de la Bretonnerie, rubans de feu, rubans d'aurore, rubans bleus de Robin ; Robinette à ses moutons. Vingt-cinq sous seulement. A qui le ruban ?

— Oh ! si je savais parler ainsi ! soupirait Madeline.

— Allons-nous en, lui répétais-je.

La crainte d'une chimérique fessée de la main de ma mère n'entraîna pour rien dans mon insistance ; mais j'appréhendais un affront ; les yeux de Madeline luisaient de convoitise, et elle me secouait sous le nez sa bourse lamentablement dégonflée.

Je voulus fuir. Sa main de fer s'agrippait à ma veste. Pan ! la tuile dont j'avais l'épouvante, me tomba juste sur le nez !

Elle avait noué, en souriant, un ruban azur à sa chevelure flottante. Le marchand, d'un geste obséquieux, lui tendit un miroir :

— V'là, ma jolie demoiselle. Allons, du courage à la poche !

La jolie demoiselle rougit de plaisir. D'un petit ton de cabotine dans sa loge :

— André, tiens donc ce second miroir derrière ma tête, que je voie l'effet.

Elle se retourna brusquement vers moi :

— Mais qu'as-tu donc ? Ton miroir tremble comme une feuille !

Elle parlait haut, faisait des grâces, ravie de tous les regards dont nous étions le point de mire. Et la rosette d'azur, au sommet de sa tête, se mariait divinement à ses cheveux de fine lumière.

— Divinement, Mademoiselle, je n'en rabats rien ! Du courage à la poche, hem !

Maintenant, Madeline me faisais risette :

— Dis... Dédé... toi qui es si gentil... Dis...

Oh ! ce regard de chatte, tout ce joli corps fondu en caresses !... Je ne soufflais plus, abîmé dans la contemplation d'un cent d'épingles en laiton. Déjà, des rires commençaient à me siffler aux oreilles.

— Dis... André... C'est pour rien...

Je bredouillai :

— ...Pas d'argent...

Elle, d'une voix blanche :

— Tu ne veux pas m'acheter ce ruban ?

— Je n'ai pas d'argent !... Tout mon argent...

— Eh ! bien tu es un vilain, tu sais, un méchant... Ah ! que c'est donc insupportable ! Cristi de cristi !...

— Ne crie donc pas comme ça, lui soufflai-je, tout rouge. On nous regarde...

— Oui, je veux crier...

Je sentis passer sur mon visage son âcre souffle de colère. Ses yeux en étaient noirs !

— Ecoute, repris-je, je vais tout t'expliquer...

— Ah ! bien oui, m'expliquer !

Déjà, elle érigeait, face au public, son front de petite reine ; et, me regardant par dessus l'épaule :

— André, tu n'es qu'un avare !

Je rentrais sous terre, au milieu des rires de la foule, sous les lazzi du bateleur et le superbe dédain de ma déesse.

Oh ! elle n'était pas fâchée de tenir son petit effet. Du tout ! du tout !... Elle m'en voulait si peu de ses injures qu'on la vit me suivre docilement, à la recherche de ma mère. Mais moi, en grinçant des dents :

— Mon argent !... Sais-tu ce que j'en ai fait, de mon argent ?...

Elle me regardait avec la douceur de l'innocence opprimée, en se demandant sans doute pourquoi cette colère. D'ailleurs, elle n'avait plus de public.

— Mon argent, reprenais-je avec une fureur croissante, eh ! bien, mon argent...

A ce moment-là, moitié riant, moitié pleurant, ma mère nous tombait dessus :

— Mais, malheureux, moi qui vous cherche depuis une heure !...

Je montrai du doigt Madeline, et, la face pourpre :

— C'est elle, maman, c'est elle qui a tout fait !

Ce n'était guère généreux ; mais les foudres de ma mère, pour qui entendait chaque jour les sermons de Mlle Véronique, faisaient l'effet de poudre mouillée...

Maintenant, nous reprenions le chemin de

Cerniat. Notre domestique nous précédait, chassant devant lui trois petits goretts grognants, à mettre à l'engrais. Nous suivions, ma mère, placide et bienveillante comme toujours, séparant deux enfants boudeurs qui se regardaient en chanfrein. Et notre cortège n'avait rien de triomphal.

XI

Dans toutes mes heures de loisir, j'allais me vautrer avec délices sous les combles, sur une épaisse couche de vieux tomes et de parchemins, que j'avais tirés d'un vieux bahut, dans les poussières des galetas. Je grignotais, de ci, de là, dans mon nid de souris du vieux français, du latin, des classiques du XVIIe siècle, au hasard de la trouvaille. Déjà soucieux de fixer le sens exact des mots, j'aiguais d'instinct mon sens critique sur la page rugueuse et le texte en lambeaux, ponctué de fines crottes de rongeurs...

Mais le lendemain du jour de foire, si je remontais dans ma haute retraite, ce n'était pas pour y tracasser du latin : je venais y chercher une arme, une arme terrible. Mes yeux tombèrent d'abord, coiffant la pyramide de mes bouquins, sur la marotte aux grelots. Eh ! ce n'est pas ce que je voulais ! Je la saisis d'un geste de haine : toi, tu ne me feras plus *glin-glin* ! Comme une mouche qui nous bourdonne autour du front, tu m'as fait trop souvent lever le nez de mes livres ; tiens, petite folle, tiens !... Et je l'écrasai du talon. On entendit comme un *hi ! hi !*... petit soupir ? petit rire ? d'une âme falote qui s'évanouit... Eh ! bien, tant mieux ! Elle ne viendrait plus me lutiner. Elle ne viendrait plus me tirer par la manche. Et, même, quand je la verrais là, à mes genoux, les mains jointes, en larmes, suppliante...

Hein ? Comment ? On m'appelle ? Oui, j'avais entendu mon nom... Comme un boulet, je me lançai la tête la première ; les tas de bois du galetas chancelèrent de surprise sur leur base, et l'on me vit tomber à quatre pattes, sur le seuil, dans un nuage de poussière et une avalanche de rondins.

Personne n'était là : ma mère seulement.

— Mon Dieu, Seigneur ! fit-elle, en joignant les mains. Comment, c'est toi, malheureux ! Qu'est-ce que tu fais Et dans quel état !...

— Non, rien, rien... J'ai cru... J'ai cru que tu m'appelais.

Je repoussais sa brosse : il me plaisait d'être sale. Sombre, hérissé, haineux, je me renfonçai dans mon chenil, où je déterrai, d'un front d'Apache, la tirelire de dessous une épaisse couche de paperasses.

Ah ! ah ! je la tenais, l'arme homicide ! Je saurais m'en servir. En la contemplant, mes lèvres d'enfant dessinèrent un pli féroce.

— On dirait une poire !

Elle me coûtait cher, la poire ! Il y avait là-dedans, à n'en pas douter, des cents et des mille. Oh ! le nigaud, le benêt !... Que de bon chocolat et de bon sucre d'orge !... L'eau m'en venait à la bouche ! En soulevant la masse, je la trouvai ridiculement lourde.

Je me dis :

— On en assommerait un bœuf.

Et, après réflexion :

— Eh bien, tant mieux !

(A suivre). *Samuel Cornùt.*

Timbres-poste pour collections
M. Suter, 11, r. Haldimand **Lausanne**
 Tél. 34.366
 Achat — Vente — Echange
 Envois à choix à collectionneurs.
 Albums, Catalogues, Fournitures philatéliques.

Les gourmets savent !...
 que l'apéritif de marque „DIABLERETS” se consomme pur, ou additionné d'eau gazeuse. — Il rafraîchit ainsi sans débilitier.
 Pour la rédaction : J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.